

« Ici, c'est un peu sec, y'a rien, Podor, Sénégal. »

Je rentre de là, orée du Sahel, quand on me propose une résidence d'écriture à la Bibliothèque de théâtre Armand Gatti, Cuers, Var. Là-haut, extrême nord du Sénégal, au bord du fleuve-frontière avec la Mauritanie, j'ai enregistré de brèves *identités sonores*. Une pêche des confins, pauvre, me semble-t-il. Presque rien, beaucoup de chaleur bruissante.

Je reviens d'un autre feu, quand j'accepte à brûle-pourpoint la résidence à Cuers.

J'ai dû incinérer toute ma bibliothèque en anglais, ma première langue, ainsi qu'une grande partie de mes livres de théâtre, mon autre langue.

Une vermine blanchâtre-grouillante avait attaqué, creusé, sculpté les livres. Galeries. Crevasses. Des mines minées.

« Le théâtre des idées » d'Antoine Vitez a échappé à la dévoration.

(Photographie-limite : « Le théâtre de la mort » de Kantor a été putréfié dans « Le théâtre des paroles » de Novarina. « L'éternel éphémère » de Mesguich, un relief karstique. « L'espace vide » de Brook a été raviné jusqu'à ne plus rien peser. De ses « Points de suspension » il ne reste que la tranche. Les yeux ne peuvent soutenir « Their eyes were watching God » : les asticots réécrivent jusque dans les flammes le Sud noir de Zora N. Hurston. « Fear and trembling » de Kierkegaard, peur et tremblement brûlent plus vite que « Saül le Furieux » affreusement accouplé au « Portrait surnaturel de Dorian Gray ». Stop. Pitié pour les bibliothécaires, les lecteurs.)

Me voilà donc avec mes bandes *sahéliennes* et beaucoup moins de livres, ici à Cuers, c'est un peu perdu, (c'est pourquoi ?), y'a tout, c'est une Bibliothèque de théâtre,, région PACA.

Dépouillement. Foisonnement. Temps.

Parce-qu'elles me semblaient légères en contenu, je vais prendre le temps de dépouiller ces bandes enregistrées en Afrique, ailleurs, là où on ne comprend jamais rien. Dans la

continuité de mes fictions ou recherches radiophoniques sur le cadrage du réel, un travail d'*édition*. De Podor, ses personnes, désert, fleuve, des mots et sonnances à percevoir, choisir, puis transformer pour la voix et les oreilles, pour le théâtre, où « vous pouvez souvent fermer les yeux » nous murmure Pasolini.

J'écris à défaut de chanter ou faire de la musique.

En écoutant les gens de Podor et leur fleuve Sénégal, on éprouve sans cesse l'analogie oreille-fœtus. Les histoires qui percent la sécheresse sont des spirales aquatiques de naissances fabulées, fabuleuses. Celle d'un certain Tailleur notamment, dont il faudra sur un mode ludique découdre le secret...

Parce-que je ne comprends pas le pular, le parler peul, et parce-que les Podorois se débattent en français avec beaucoup de gentillesse et d'invention, c'est une touchante langue d'enfance qui est semée dans l'immensité.

Pour les petits que nous sommes, noirs et blancs à tenter de co-naître, j'aimerais rendre cette langue. Avec son fleuve-fosse sonore et le désert comme orchestre, le territoire de Podor serait la matrice d'une forme polyphonique ?

Dans ma bibliothèque, se trouvait traduite en anglais « Hopscotch », la Marelle de Cortazar. Elle a par conséquent disparu elle aussi en fumée. Avec des oiseaux qui volent au fond de la rivière, des crocodiles mélomanes ou des trous qui ne veulent exister que dans le silence de la photographie, l'imaginaire de Podor rendra peut être une marelle perdue...

Puisque 'me voilà' ne se conjugue pas au futur, même dans une bibliothèque de théâtre : suspension.

On écouterà.

Laurence Huet, décembre 2007